

18 Oct 1980

BIENNALE

Daniel Lentz pêcheur de perles

Un américain à Roissy

Jeudi 17 h : Daniel Caux, responsable de la programmation musicale de la Biennale (financée de fait par France-Culture et l'Atelier de création) et l'énorme camion de l'ORTF qu'il a réussi à obtenir après maintes démarches administratives attendent l'arrivée du compositeur Daniel Lentz à Roissy. Le vol de Los Angeles est à l'heure. Caux satisfait se frotte les mains : jusqu'ici tout va bien. Pourquoi un gros camion ? Parce que Lentz qui jouera dimanche à Paris et le 22 à Rennes a prévu de transporter avec lui une bonne tonne de matériel. A l'ORTF on ne fait pas dans le détail : pour une tonne, un quasi semi-remorque. Lentz accompagné de sa femme débarque. Caux met un certain temps à reconnaître le Californien qui a coupé ses moustaches. « Vite, occupons-nous du matériel », dit-il. On montre le camion à Lentz qui rougit de confusion : « C'est que je n'ai pas emmené ce que j'avais prévu. Au prix du fret aérien ça m'aurait coûté une fortune. J'en ai tout juste pour 150 ou 200 kilos. »

A la douane on ausculte les colis l'air méfiant : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » « Des chambres d'écho. » « Et là qu'est-ce qui y'a ? » « Du matériel électronique. » « Mouais va falloir vérifier et puis il commence à se faire tard, faudra revenir demain. » Caux blémit. Demain ? Impossible, le camion n'a

été réservé — depuis au moins un mois — que pour l'après-midi. Les douaniers ne veulent rien savoir. Lentz est déposé à son hôtel. « Ne t'en fais pas » dit-il à l'autre Daniel. « Tu n'auras qu'à prendre une estafette, un truc plus petit. » « Bien sûr, répond Caux, mais ça n'est pas si simple. » Il s'accroche néanmoins et réussit — ô miracle — à obtenir le même camion pour le lendemain (et alors... et alors ? ndlc) Les douaniers s'entêtent. La journée se passe en palabres stériles. « Zut » fait Lentz, en faisant le compte de ses malles. « J'ai oublié les chandeliers. » « Les chandeliers ? » s'inquiète Caux. « Oui, des chandeliers, j'ai une pièce qui nécessite absolument 6 chandeliers d'église : des lourds à pied avec plein de branches ». Pendant quelques secondes le désespoir se lit sur les traits de Daniel Caux qui n'arrête pas — depuis quelques semaines — de résoudre des problèmes de plus en plus nombreux : un orgue par ci, 4 magnétos là-bas, un second piano, un vibraphone, et puis un équipement de retransmission vidéo quasiment à la dernière minute : les artistes « doux » ont aussi leurs caprices.

Les douaniers réclament une caution de 16 000 F. L'ORTF refuse de signer un chèque. Daniel Caux perd son calme. Les spectateurs du concert de dimanche, si chandeliers et matériel il y a, auront donc une pensée émue pour ce brave homme

qui en a perdu le sommeil. Quant à la musique de Lentz, il est difficile d'en parler sans avoir recours aux clichés inhérents à ce soi-disant « nouveau courant », qui existe en fait depuis une bonne dizaine d'années : simplicité, dépouillement, joliesse, émotion, sensibilité, grâce, élégance. Fini le temps de l'agression, de l'abstraction gratuite, des exercices musicaux et des concerts éprouvants pour l'auditeur. Lentz a écrit des madrigaux qui marient aimablement voix et effets électroniques, instruments acoustiques et systèmes complexes. On y entend des perles sonores qui trébuchent d'un baffle à l'autre et se perdent dans de grands tunnels, tandis que d'autres transpirent du bout des doigts de l'interprète.

Moins connu que Gavin Bryards ou Harold Budd, parce qu'il n'a encore rien enregistré (du moins rien qui soit disponible en France) Lentz vit avec sérénité son anonymat. « Si j'avais voulu devenir célèbre, dit-il, je ne vivrais pas en Californie du Sud, j'irais m'installer à New-York ». Comme le font remarquer les Résidents, l'anonymat a du bon : il protège et permet donc une plus grande sincérité dans la création.

JOB

Daniel Lentz. Music d'art moderne. Salle de l'ARC, av. du Président Wilson. Dimanche 19 à 17 h.

Docteur Zazou and Mister Racaille

Musiques muettes

Ce sera certainement la dernière fois qu'on pourra voir Hector Zazou et Joseph Racaille sur une scène, ensemble.

Encore que le concert qu'ils donneront cet après-midi à 5 heures sera divisé en deux parties, la première réservée à Joseph Racaille qui a travaillé pour l'occasion avec le peintre David Chambard, la seconde à Zazou entouré de 4 ou 5 musiciens et une danseuse. A l'origine les deux ex-membres du groupe ZNR (« Traité de mécanique populaire » chez Invisible 10002) devaient présenter un opéra muet intitulé « Le secret du sapeur » mais à la suite de dissensions internes, le spectacle a été annulé, et remplacé par un programme composé de musiques propres à chacun des deux musiciens. Tous deux ont manifesté le désir de garder leurs projets secrets pour créer une surprise et rompre — peut-être — avec l'image que les spectateurs des rares concerts qu'ils ont donnés ces derniers mois, se sont fait de leur travail. Si Joseph Racaille se consacre pratiquement exclusivement à l'écriture de chansons, Zazou s'intéresse aux musiques d'ameublement. Pour baliser cette nouvelle voie, Racaille est venu chanter à la Biennale le 28 septembre et Zazou présentera ses dernières pièces après le 2 novembre au même endroit. Evidemment on ne rompt pas aisément avec un style

et il est certain que les qualités de la musique de ZNR (fraîcheur, clarté, humour) se retrouveront dans les compositions des deux compères. Nous pourrions en juger tout à l'heure.

Philippe C.

Samedi 17 heures. Joseph Racaille - David Chambard - Hector Zazou

Zazou, autoportrait.



avec Mario Feroce (basson), Evelyne Lienard (danse), Christian Chauvot (chant) et Morgan Fisher (piano).

Morgan Fisher présentera pendant l'entracte ses « slow music ». Morgan Fisher est un compositeur londonien dont nous reparlerons. Musée d'Art moderne, av. du Président Wilson.

de Jean-Louis Fevrier

20 Oct 1980

EXPOSITIONS

Le choc du présent

D'un côté, les expériences. De l'autre, soixante-dix expositions de peintres parmi les plus importants du siècle. Et si Paris était redevenue capitale des arts ?

XI^e Biennale de Paris, au musée d'Art moderne de la Ville de Paris ; la FIAC, au Grand Palais.

Voici un homme derrière une fenêtre à barreaux qui distribue des étiquettes collantes où est imprimé le mot « fragile » en blanc sur bleu. Et, devant cette fenêtre, en contrebas, voici un autre homme, plus âgé, qui vend des revues d'art, coiffé lui-même d'un large béret, à la dernière mode du XVI^e siècle, comme les portraits peints par Holbein. Dès l'entrée, il n'y a pas de doute : nous y sommes, avec son folklore, ses bizarreries, son pittoresque, à la Biennale de Paris.

L'homme fragile derrière sa fenêtre à barreaux, c'est l'opérateur vidéo. Il est là, enfermé pour la journée avec sa batterie de magnétoscopes Sony trois quarts de pouce. Et c'est l'homme clef, car c'est lui qui « envoie » les cent heures de bandes vidéo qu'on peut voir et entendre dans deux auditoriums.

La vidéo, en effet, pourrait bien être le pari de cette XI^e Biennale. Les Etats-Unis, qui comptent tant de peintres doués, ont limité leur sélection, cette année, à dix-huit artistes qui pratiquent tous la vidéo et qui, tous, viennent de la côte ouest. Je pose la question à l'un

d'eux, Patti Podesta, 25 ans, études à Claremont, Californie : « Et la peinture, avez-vous commencé par peindre des tableaux ? — Non ! Je suis trop jeune : ce qui m'intéresse, c'est la technologie électronique. Et la peinture à l'huile, d'ailleurs, est aussi une technique. »

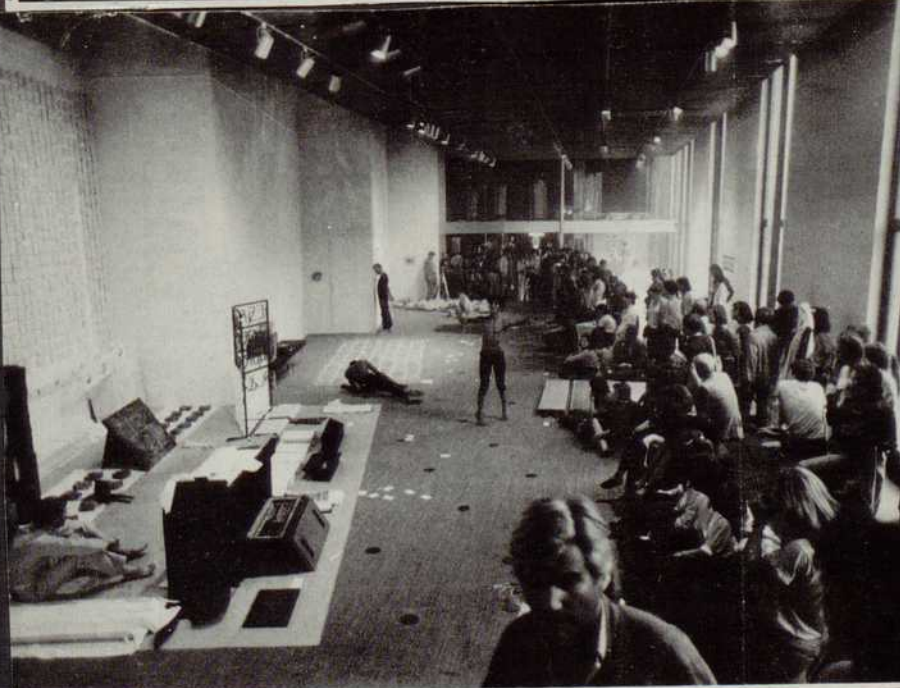
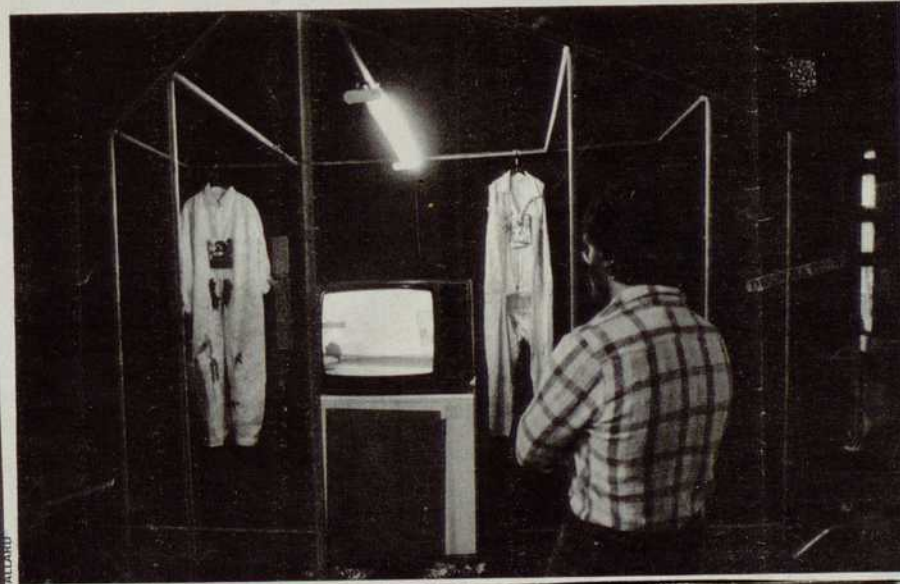
Ils n'ont pas entièrement tort, ces jeunes Américains. Ils désirent aller à la rencontre du public, l'ébranler, le secouer, venir le trouver chez lui, et pour cela il n'existe qu'un seul grand moyen à leurs yeux : la télévision.

Leurs œuvres vidéo — c'est ainsi qu'on dit — jointes à celles de quelques autres, Français, Australiens, Canadiens, cependant, quel tohu-bohu ! L'une d'elles montre, en très gros plan, un monsieur doté d'un bel organe qui fait pipi dans un monticule de farine et pétrit ensuite la pâte ainsi obtenue. D'autres bandes, plus esthétisantes, jouent sur les effets de solarisation, ce qui nous transporte dans un univers mouvant de formes et de couleurs assez proche de la vision accélérée produite par la marie-jeanne ou le LSD.

Le commissaire allemand, Wolfgang Becker — français impeccable et docteur d'histoire de l'art avec André Chastel à la Sorbonne — a décidé, à l'inverse, d'exposer surtout de la peinture, et pas n'importe laquelle. Ce qu'il a voulu, lui, c'est « réagir par rapport à la culture française, maintenant que l'académisme abstrait a pénétré jusque dans les provinces ». Et, dans ce but, il a sélectionné les peintres du groupe Normal de Düsseldorf, qui ne craignent ni les outrances de l'expressionnisme ni le kitsch. Ou alors, le choix raffiné de Muriel Wilson, commissaire britannique et directrice adjointe du British Council, qui déclare : « J'ai remarqué chez les jeunes artistes, en Angleterre, une renaissance du métier. »

A LA BIENNALE

Nous y sommes...



A LA BIENNALE

... avec son folklore

A la Biennale, toutefois, c'est la fanfare pour l'art. Et comment regarder de la peinture quand beuglent les bugles et que, dans votre dos, cornent les cornets à piston ? Aussi les véritables amateurs feront-ils bien de se transporter au Grand Palais où, dès jeudi, se tient la FIAC — Foire internationale d'art contemporain — pendant une trop courte semaine.